

XYZ. La revue de la nouvelle

Les Caractères de Laperrière

Charles-Philippe Laperrière, *Gens du milieu*, Montréal, Le Quartanier, 2018, 179 p.

David Dorais



Number 138, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90709ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2019). Review of [Les *Caractères de Laperrière* / Charles-Philippe Laperrière, *Gens du milieu*, Montréal, Le Quartanier, 2018, 179 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (138), 90–94.

Les *Caractères* de Laperrière

Charles-Philippe Laperrière, *Gens du milieu*, Montréal, Le Quartanier, 2018, 179 p.

CHARLES-PHILIPPE LAPERRIÈRE est, comme plusieurs auteurs québécois, professeur de littérature au cégep. Il faudra faire un jour une étude sociologique sur cette réalité singulière (notre réseau collégial n'ayant pas d'équivalent ailleurs dans le monde): quel impact une telle donnée socioéconomique a-t-elle sur le champ littéraire au Québec? Comment influence-t-elle la production? Influence-t-elle même le contenu des œuvres?



Le recueil *Gens du milieu* est le deuxième ouvrage de l'auteur paru au Quartanier, après *Barbare amour* en 2017, un livre de poésie. La désignation générique sur la page couverture indique, au lieu de « nouvelles » ou de « récits », la mention « légendes vivantes ». Manière de dire qu'on se soucie peu des genres. Ou en tout cas du genre de la nouvelle, car il me semble qu'on se réclame encore volontiers du roman, de la poésie ou du théâtre. La nouvelle serait-elle donc une catégorie si peu pertinente qu'on craindrait d'y revendiquer notre appartenance? Est-ce que n'importe quelle mention un peu burlesque vaut mieux que l'adoption du genre narratif bref? Ou au contraire est-ce que la nouvelle n'est pas un genre souple, protéiforme, qui peut justement s'affubler de toutes sortes d'étiquettes, car il permet une création sans cesse renouvelée, une écriture libérée des contraintes?

Toujours est-il que « légendes vivantes » doit ici s'entendre de manière peu sérieuse. L'auteur ironise ainsi sur l'importance de ses personnages qui, s'ils vivent en effet, sont loin d'être des légendes. Ce sont plutôt des gens ordinaires. Le « milieu » auquel ils appartiennent est celui de la médiocrité au sens étymologique: ils se tiennent dans l'humanité moyenne, ni héros ni crapules. Si chacun s'inscrit bien dans un milieu professionnel précis, ils partagent surtout le fait d'avoir des trajectoires peu brillantes. Ce sont des

« hommes sans qualités », qui mènent tant bien que mal leurs existences banales.

Le recueil présente une trentaine de portraits. Chaque personnage est désigné, dans le titre de son histoire, par son prénom et son emploi (par exemple « Thomas comptable », « Éva décoratrice » ou « Omnia collégienne »). On trouve là de tout : des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, des médecins et des marginaux, des francos, des anglos et des allos. Chaque nouvelle ne compte que quelques pages, le temps de croquer un moment passager ou une vie entière. On pense aux *Caractères* de La Bruyère, dont le livre de Laperrière pourrait se présenter comme le lointain descendant. Dans les deux cas, on retrouve un désir de dresser le portrait de certaines figures typiques. Seulement, à la société de cour se substitue la société démocratique, où existent sur un pied d'égalité une foule d'occupations et de postures morales. Particulièrement intéressants sont les emplois ou les positionnements idéologiques les plus actuels que recense l'auteur, et qui pourront presque servir de témoignage, dans les siècles à venir, de notre état de développement en ce début de XXI^e siècle : Lili-Rose est créatrice de contenu, Anabelle est antispéciste, Kevin est un « loup solitaire » terroriste, Justine est agente d'ambiance. Comme chez La Bruyère, les textes courts de Laperrière sont à moitié descriptifs et à moitié narratifs. Ils cherchent à cerner l'identité d'un *type* de personnage en même temps qu'ils racontent quelques-unes de ses actions les plus représentatives. Même visée satirique dans les deux cas : loin d'admirer, qui l'hypocrite, le bavard ou le vaniteux, qui la philosophe, le recteur ou l'attachée de presse, on s'en distancie de manière à la fois amusée et critique, dans le but implicite de montrer la diversité des petits vices ordinaires.

Mais la visée morale de La Bruyère, qui cherchait à réformer les mœurs en les dépeignant, se transforme chez l'auteur québécois en une visée philosophique radicalement pessimiste, qui donne lieu à une contemplation amère de l'existence. Vanité des vanités, tout est vanité... Le vide se 91

trouve au cœur des êtres décrits par Laperrière. Celui-ci utilise d'ailleurs l'expression « ontologie vide » pour désigner le moteur qui pousse le personnage d'Allan, poète amateur se prenant pour Baudelaire, à vouloir écrire sans jamais y parvenir. Il carbure au néant. Il est propulsé par un désir qui, fondé sur le manque et l'absence, ne débouchera jamais sur quoi que ce soit. Pour sa part, Jean se dit prophète-chaman, titre ronflant aux chatolements New Age qui ne sert qu'à cacher son vide intérieur. L'auteur emploie des termes corrosifs pour décrire la vie actuelle de Jean : il s'agit d'une « ellipse de néant », d'une « infime et infinie parenthèse personnelle qui, en propre, en clair, ne signifie rien, mais rien de rien ». La répétition du mot « rien » vient souligner l'absurdité de l'existence du personnage, qui, il aura beau se débattre, ne parviendra pas à s'accomplir, son noyau intime étant fait de non-sens.

Même les idéaux, les combats, le fait de bander sa volonté avec l'ambition d'atteindre un but élevé, tout cela sera inutile. Car les individus chez Laperrière ne sont pas dépourvus de visées hautes, mais elles s'écrasent invariablement. Ainsi, Anabelle souhaite sauver à tout prix les porcs ou les autruches, conférer une dignité éthique et juridique à tous les animaux, contrer la domination de l'homme sur la nature (la même que celle qu'il exerce sur la femme), mais son dévouement égalitariste ne donnera aucune victoire concrète. De même, Véronique, engagée dans un département de sociologie, mènera une lutte héroïque contre « l'agressivité, les biais inconscients, le sexisme bienveillant, la misogynie internalisée et les microagressions ». Elle poussera le militantisme jusqu'à tomber amoureuse de sa collègue et sœur d'armes, mais en définitive elles s'apercevront qu'elles se battent pour rien et que « la nuit reste noire ».

Une destinée fatale conduit chaque personnage au déclin, à l'échec et à la mort. Une même issue lamentable les guette tous, qu'il s'agisse du hockeyeur qui finit dans les regrets et les courbatures, de l'enseignante à la fin de carrière amère et à la vie sentimentale pathétique, ou du recteur tombé en

disgrâce à la suite d'un scandale et qui remédie à ses maux en recourant à la vodka et aux opioïdes. Une sorte de force gravitationnelle tire sur chaque trajectoire pour la forcer vers la chute.

Gens du milieu propose peu d'espoir ou de répit durant ce mouvement de descente. On ne peut guère que se raccrocher à la vie quotidienne, accepter de s'inscrire dans le déroulement morne des jours en extrayant d'eux le peu de suc qu'ils peuvent offrir. Sofika la philosophe cultive les réflexions inutiles ; en fin de compte, la véritable substance de ses journées consiste à sortir du lit, à mettre son peignoir, à croquer une pomme, à se préparer un café, puis à s'habiller chaudement parce qu'il pleut. Désiré Louis, pour sa part, a dû subir les exactions des Duvalier, puis, une fois à Montréal, le racisme et les conditions de travail difficiles. Mais il garde son sourire et sa joie de vivre en s'attachant au souvenir de la mer et du parfum de la grenade, de la caresse du vent et de la beauté des astres dans une nuit des tropiques.

Originaire du Saguenay, Laperrière ne prise pas pour autant les régionalismes. Il cherche au contraire à atteindre un style généralement travaillé, qui ne recourt aux anglicismes ou aux mots de patois que quand le contexte l'exige (un personnage de jeune qui parle à la première personne, par exemple). On trouve un réel souci de l'écriture dans ce recueil, qui passe entre autres par l'utilisation syncopée des virgules pour hacher le rythme ou par la torsion de la syntaxe pour donner un tour plus complexe et plus raffiné aux phrases. Le travail stylistique n'est toutefois pas pleinement maîtrisé, et le lecteur pourra parfois avoir l'impression de se prendre les jambes dans un paquet de mots clinquants, comme s'il marchait dans de la ferraille. L'incipit suivant donne un bon exemple de ces embarras de lecture, où le choix du vocabulaire et la structure de la phrase sacrifient la lisibilité à la recherche de beauté : « Sa distension de vivre est pour Lili-Rose un engageant moteur d'oubli. A-t-elle un souper, quand partir, quel jour on est ; une réunion de prod, l'idée-force d'un projet de bédé, du lèche-vitrines avec 93

sa best, jusqu'à la chute de sa blague préférée.» Malgré ces quelques écueils, *Gens du milieu* offre un portrait varié de la société actuelle, que recouvre l'ombre d'un pessimisme tenace.

David Dorais

L'organique fin des choses

Christiane Vadnais, *Faunes*, Québec, Alto, 2018, 137 pages.

CÔTÉ THÈMES: des torrents, des parasites, des créatures. Côté forme: des titres latins, des personnages qui reviennent, un crescendo vers la fin des choses, certains diraient un *roman par nouvelles*. Le premier livre de Christiane Vadnais présente ainsi ce récit organique des espèces, observé de-ci de-là par une protagoniste, scientifique de son état, Laura, mais par d'autres également, d'abord témoins, puis victimes du grand dérèglement que raconte *Faunes*.



Cette trame de fin du monde, si elle englobe l'ensemble des textes qui constituent ce recueil, paraîtra néanmoins réductrice au lecteur. De fait, la fin des choses survient et revient, mais à la manière d'une trame de fond, ne pesant jamais — sinon dans les derniers textes, alors que la fin des fins est proche — outre mesure sur la vie des personnages. Ainsi, la première nouvelle raconte très simplement la visite d'une cadre surchargée à un spa censé la relaxer; l'établissement, toutefois, tente de fermer ses portes devant la menace de pluies diluviennes qui risquent de faire sortir de son lit la rivière contiguë. Une autre cliente s'insurge et force la propriétaire à les recevoir; ainsi, dans une quasi-solitude, la cadre passe, un week-end durant, de bain en bain, jusqu'à l'inondation attendue. Or, dans cette nouvelle, la catastrophe annoncée nous tient moins en haleine que le charme, l'attirance charnelle confuse qui unit les deux personnages. Comme dans tout le recueil, c'est l'attirance-répulsion des créatures qui mobilise véritablement l'action, ou, pour mieux dire, la